

## Lettre de France

Louise Lahaye

Numéro 48, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lahaye, L. (1988). Lettre de France. *Jeu*, (48), 105–108.



# lettre de france

Paris, le 5 avril 1988

Chers amis,

L'hiver dernier, à Paris, c'était à ne plus savoir où donner de la tête. Quoiqu'il n'y ait de toute façon jamais moyen de tout voir, il semblait y avoir plus de réussites que d'habitude, des théâtres privés aux théâtres publics, du cœur de Paris à sa banlieue. On était donc «condamné» à rater des choses... Et à faire des choix. C'est ainsi que je me suis intéressée aux compagnies dites de région, qui montent à Paris chercher une forme de confirmation. Inévitable de vouloir faire l'autopsie de ce besoin de reconnaissance par le public de la «Métropole» qui nous anime parfois, nous aussi, praticiens québécois.

Ainsi, j'ai vu *l'Amante anglaise* de Marguerite Duras, spectacle mis en scène par Charles Tordjman du Théâtre Populaire de Lorraine, joué à Malakoff (proche banlieue parisienne), au Théâtre 71, du 13 janvier au 14 février, après une tournée qui l'avait amené jusque dans les universités américaines. Cette pièce «arrivait donc en ville» précédée d'une bonne réputation!... Si l'auteure n'est plus à présenter, rappelons tout de même que ce texte (comme plusieurs autres de Duras) est tiré d'un fait divers: «Le 8 avril 1966, on découvre en France, dans un wagon de marchandises, un débris de corps humain. Dans les jours qui suivent, un peu partout, en France et ailleurs, dans d'autres trains de marchandise, on découvre d'autres débris... Claire Lannes avoue son crime dès qu'elle se trouve en face de la police. Elle a assassiné sa cousine...» Duras dit de cet événement: «Je cherche qui est cette femme, Claire Lannes. Claire Lannes a commis un crime. Elle ne donne aucune raison à ce crime. Alors je cherche pour elle.» (On sait peut-être que Marguerite Duras s'est passionnée, assez récemment, pour un autre fait divers célèbre en France et qui, encore aujourd'hui, ne cesse de rebondir: l'affaire Grégory.)

La pièce met en scène le commissaire menant l'interrogatoire, Claire Lannes et son mari. Deux parties: la première où l'homme cherche lui aussi à comprendre le geste de sa femme envers sa cousine, la seconde où celle-ci répond aux questions sans pour autant faire beaucoup de lumière. Deux longs monologues, en quelque sorte, puisque les questions de l'inspecteur ne servent qu'à relancer le discours des personnages sur leur vie quotidienne, à mettre au jour les conversations qu'ils se font dans leur tête. Le texte casse-gueule par excellence, comme tous les textes de Duras peut-être. Mais c'est magistralement interprété, particulièrement le rôle de Claire, joué avec toute la subtilité requise par Coco Felgeirolles. Le décor de Yannis Kokkos (deux murs nus, un plafond en perspective tronquée) et les lumières de Gérard Poli (des fenêtres qui s'éclairent selon différentes heures du jour, des spots qui isolent, forçant la confiance, un centre de gravité sans cesse déplacé) sont du même calibre. Bref, il s'agit d'une production impeccable, procurant un plaisir profond, car entre chacune des lignes du texte de Duras, dans les silences peuplés de mots qui la caractérisent, le spectateur est amené à plonger dans les tréfonds de son être, là où les

intentions ne sont pas toujours aussi transparentes qu'on le voudrait. Le mérite revient évidemment au metteur en scène, Charles Tordjman, qui a su réunir l'équipe essentielle à la réussite de cette périlleuse production.

Or cette oeuvre difficile, on peut la voir en banlieue. (Malakoff est du type «banlieue communiste», où le marché s'appelle sûrement Lénine et où l'on trouvera à coup sûr une école Aragon, une maternelle Elsa-Triolet et un stade Jean-Jaurès...) Le rôle des théâtres de banlieue est de première importance pour la reconnaissance des oeuvres créées «hors Paris». En effet, à moins de pouvoir tenter dès la mise en chantier d'un spectacle la coproduction avec une structure parisienne prestigieuse, où peut-on présenter son travail sans courir soi-même tous les risques (ce qui finit très souvent par être la norme, comme dans le «maudit» off d'Avignon)? La réponse est simple et reviendra, immuable: en banlieue.

Autre exemple de compagnie de province accueillie — et donc défendue, artistiquement — par une structure de banlieue: le Théâtre du Radeau du Mans, hébergé au petit théâtre de Cergy-Pontoise. Dans une mise en scène de François Tanguy, la troupe nous propose un *Jeu de Faust* tout ce qu'il y a de plus personnel: «il y a beaucoup de Faust; et il y a beaucoup de façons de «faire le Faust», pitre universel, pitre obscur, chapitre des conjurations...», dit le metteur en scène.

Spectacle sans texte, sans mot, tout de «grommelos», où l'on voit à peine quelques minutes le vieux Faust s'entretenir avec le diable, où les scènes du village s'enchaînent sans pour autant renvoyer à ce personnage qu'on s'attendait à voir occuper le centre, ce *Jeu de Faust* installe néanmoins une agréable et intelligente magie théâtrale. Suite sans logique de tableaux où des corps s'animent dans l'espace (le décor est à ce titre tout simplement



Marguerite Duras.  
Photo: R. Gibson, tirée  
des *Lieux de Marguerite  
Duras*, Éditions de  
Minuit.

merveilleux de possibilités et aucune, vraisemblablement, n'a été oubliée par le metteur en scène), ce «mystère bouffe» ressemble à s'y méprendre à plusieurs spectacles qu'on a pu voir au Québec. Collage de tableaux qui renvoie à une certaine idée de la création collective quand elle était happening, le spectacle se démarque radicalement de ce que j'ai pu voir en France où, en règle générale, on préfère les spectacles hyper-construits, où le signe (entendre: voulu comme tel) est roi, au point parfois de finir par lasser le spectateur. C'est d'ailleurs en bonne partie ce qui faisait l'intérêt du spectacle, à mon avis du moins. On prenait en quelque sorte une bouffée d'air frais.

L'équipe qui défend le spectacle est finalement le véritable «sujet» de la représentation puisqu'elle permet de révéler d'abord et avant tout le savoir-faire particulier de chacun de ses membres. À quoi sert le thème de Faust? À pas grand-chose d'autre qu'à faire office de déclencheur de l'imaginaire des membres du Théâtre du Radeau. L'idée d'un «jeu» me semble d'ailleurs plus proche du travail réel de la troupe. Car d'imagination, comme d'audaces, de libertés et de poussées de génie, le spectacle ne manque pas. Si le tout pêche par un manque d'organisation dont le spectateur peut souffrir, ne serait-ce que parce que la représentation aurait dû être plus courte, on sent là une vraie passion pour la «création pure», une volonté véritable d'inventer un langage des corps sur la scène qui rappelle certes le travail de Kantor, mais sans le génie d'un maître unique qui centralise tout et qui n'exprime finalement que lui-même... Une compagnie à suivre donc.

Quant au Théâtre de l'Arpenteur, de Rennes, il est venu présenter *les Bâtisseurs d'empire* de Boris Vian, au Théâtre des Amandiers de Nanterre. Le spectacle a d'abord été conçu pour être présenté devant un public d'adolescents, et il est vrai que la problématique de la pièce (comme la totalité de l'oeuvre de Boris Vian, à mon avis) a un côté iconoclaste qui entraîne quasi forcément l'adhésion du jeune public.



Boris Vian. Photo: PIC.

La pièce raconte la fuite des membres d'une famille, d'étages en étages, fuite qui les amène (tout comme leurs voisins) à perdre chaque fois quelques-uns de leurs biens et les fait chaque fois vivre dans des appartements plus petits et plus délabrés. Ils sont ainsi chassés par un horrible bruit dont on ne connaîtra jamais la source et sont accompagnés d'un Schmürz qui leur a visiblement été imposé par le sort, sorte de paquet de chiffon, d'être à demi-mort sur lequel ils vont régulièrement «passer leurs nerfs». Un jour, Cruche rendra son tablier, Zénobie prendra la porte, lassée de cette éternelle fuite devant laquelle ses parents refusent de s'interroger et, à la dernière nuit, celle du dernier tableau, le père se retrouvera seul sur le toit de l'immeuble, sa femme étant restée prisonnière du bruit. (Il ne compte pas le Schmürz comme «quelqu'un.») Il revêtira alors son costume de Brigadier de réserve, hurlant sa peur, et se décidant enfin à faire front. Mais, trop tard : il se retrouve précipité dans le vide qui l'entoure.

Cette critique de la famille bourgeoise, qui date peut-être mais qui pose tout de même la question du face à face avec les choses, les êtres et la société dans laquelle on vit, doit toujours traduire, me semble-t-il, un certain questionnement des adolescents, même s'il ne s'agit plus de ce qui troublait ceux qui avaient quinze ou vingt ans durant les années 1950... Très bon choix de texte, donc, qui démontre qu'il n'y a pas toujours besoin de faire des créations «pour» adolescents, d'écrire des textes qui leur sont spécifiquement destinés, car une telle habitude contribue sans doute pour une bonne part à maintenir le théâtre jeunes publics dans une sorte de monde à part qui frise parfois le ghetto...

Mais la pièce est difficile à jouer, d'autant plus que la mise en scène est pensée au premier degré. Elle demande aux acteurs de ressentir très fort ce qui arrive aux personnages. Or, comme la pièce est jouée avec un investissement un peu trop ponctuel de la part de l'équipe des comédiens, le spectateur reste sur sa faim. Le tableau final, plus particulièrement, est escamoté «en beauté», défilé à toute vitesse par l'acteur incarnant le père, comme s'il avait hâte d'en finir avec tout ça. La bande sonore, un peu trop «hollywoodienne», n'arrange rien. Elle est si mal réglée qu'elle finit même par agacer, comme quand on met tout bêtement le son très fort pour aller chercher son petit effet... Mais sans doute le spectacle a-t-il souffert parce que les énergies exigées ne correspondaient pas aux attentes de l'équipe qui jouait enfin à Paris!... Car ce n'est pas tout de vouloir investir dans une *montée sur Paris*. Encore faut-il être en mesure de pouvoir *tenir le coup* et de réussir son pari...

À bientôt,

**louise lahaye**